

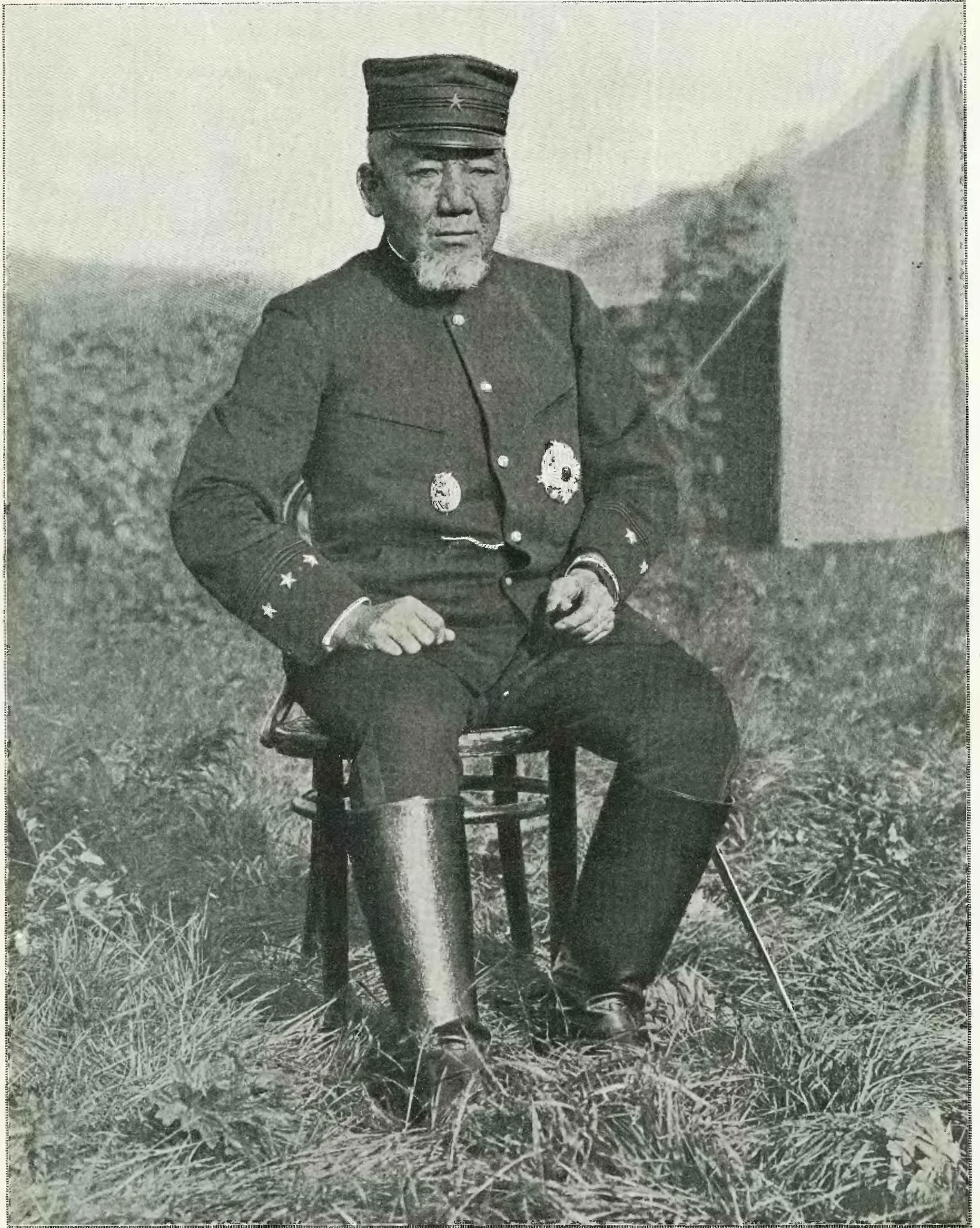
*Ce numéro comprend quatre pages tirées à part sur papier couché.
Il contient, en supplément, une gravure hors texte en deux tons et remargée.*

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 18 MARS 1905

63^e Année. — N^o 3238



LE VAINQUEUR DE MOUKDEN

Le maréchal Oyama photographié par J. Hare devant sa tente.

Copyright for U. S. A. by Collier's Weekly.

Le numéro de la semaine prochaine, portant la date du 25 mars, contiendra :

LES VENTRES DORÉS

la belle œuvre dramatique de M. EMILE FABRE, représentée au théâtre de l'Odéon avec un succès qui va augmentant chaque soir.

Paraîtront ensuite, en avril et mai, les pièces nouvelles de MM. HENRI LAVEDAN, BRIEUX, PAUL HERVIEU, CATULLE MENDÈS, PIERRE WOLFF, ALFRED CAPUS.

COURRIER DE PARIS

JOURNAL D'UNE ÉTRANGÈRE

J'ai passé une soirée extrêmement intéressante, cette semaine, à voir des gens s'assommer à coups de poing. Cela se passait aux Ternes, salle Wagram, et l'énorme affluence de curieux qu'attirait si loin du centre de Paris ce spectacle très spécial et un peu effarant m'avait d'abord surprise. Mais l'ami qui m'accompagnait me renseigna :

— Nos championnats de boxe, me dit-il, ont un public; un vrai public qui en suit, depuis trois années, les épreuves avec une sympathie intelligente et passionnée, et que pousse ici non pas, comme beaucoup le croient, l'amusement de voir des hommes se faire du mal en se donnant des coups, mais le désir d'applaudir à des gestes d'adresse et de courage. Tenez, regardez. Il y a dans ce que vous allez voir une beauté que vous ne soupçonnez pas...

Les deux adversaires ont escaladé d'un bond la haute estrade carrée où va se donner l'assaut. Chacun est assisté d'un « soigneur » qui vérifie rapidement la tenue du combattant, ajuste à ses poignets les gants monstrueux qu'on vient de peser, dispose autour de lui la cuvette et la carafe pleine d'eau fraîche, un citron, des serviettes. Les deux hommes ont les mollets et le torse nus. Ils se sourient, s'abordent avec un geste de poignée de main, puis prennent du champ et, sur un signe de l'arbitre — comme subitement devenus fous — foncent l'un sur l'autre.

Et l'on voit les corps nus bondir, les bras se détendre et frapper; les chocs furieux des poings résonnent en coups mats, auxquels font écho, dans le silence de l'immense salle, les grognements de surprise, de condoléance ou d'admiration d'une foule angoissée... Coup de cloche. Une minute de repos. Deux chaises sont prestement posées à deux coins de l'estrade; les combattants s'y affalent, suants, à bout de souffle. L'un d'eux, très jeune, imberbe et de face distinguée, saigne un peu du nez et l'œil gauche porte la marque d'un terrible coup. Le soigneur lui ventile la figure au moyen d'une serviette secouée, lui écrase aux lèvres une tranche de citron. Coup de cloche.

Ils sont debout. L'arbitre dit : « Allez. » Et de nouveau, d'un même élan rageur, éperdu, les deux corps s'entre-choquent et les poings tapent... Je demande à mon compagnon :

— Qui sont ces jeunes gens ?

— Des amateurs, me dit-il. Ce très jeune homme, qui a la figure en sang, est un employé de banque. Il a pour adversaire un ingénieur. Tout à l'heure, vous verrez monter sur le ring un garçon très fort, qui appartient à la plus authentique aristocratie parisienne et vient ici donner et recevoir des coups de poing sous un nom d'emprunt. Les autres sont des commerçants, des étudiants, de jeunes fonctionnaires. Tous se connaissent et s'estiment; les deux jeunes gens que vous voyez en ce moment s'accablent de coups qui les épuisent sont deux amis...

Mon camarade s'amuse de ma stupeur.

— Je vois bien, me dit-il en riant, que la psychologie du boxeur est quelque chose qui vous échappe. Il vous semble qu'un homme ne puisse en frapper violemment un autre qu'à condition d'y être entraîné par un sentiment de colère et de haine; et il vous paraît invraisemblable, surtout, qu'un monsieur qui vient de recevoir dans la figure un coup de poing qui l'aveugle, lui met en sang le nez, lui casse une dent, ne se sente pas animé contre son adversaire d'un besoin fou de se

venger, de lui faire mal... Non. Le boxeur n'éprouve pas ce sentiment-là. Le boxeur, en face de l'adversaire, se dédouble. Il n'est plus un être sensible et moral qui aime ou qui déteste, qui a peur ou qui a pitié. Il est une machine intelligente et raisonnée, qui ne se meut que dans le but de prouver son adresse, sa vigueur. L'excitation de la colère ou de la haine ôterait tout mérite à l'audace du boxeur; et c'est pour cela qu'il n'y a rien de plus noble que le courage sportif; — j'entends le courage qui consiste à affronter une souffrance physique *par plaisir*, et à ne jamais garder rancune d'un coup douloureux à celui qui vous l'a porté... Et ce qui vous prouve, madame, que cette façon de passer le temps a bien son charme, c'est que personne n'a forcé aucun de ces jeunes gens à venir ici se faire meurtrir de coups. Tenez : en voici un qui s'évanouit; eh bien, je parie que si vous l'interrogez dans dix minutes, il vous déclarera qu'il aime bien mieux être à sa place qu'à la vôtre.

L'assaut finissait. Soutenu par deux amis, l'un des combattants (le plus grand, le plus vigoureux d'aspect) s'en allait chancelant, ruisselant de sueur, vers le vestiaire, tandis que, fort essoufflé aussi, le vainqueur — le petit employé de banque à figure d'adolescent — quittait le ring dans une tempête d'acclamations et se hâtait d'aller serrer la main à l'ami qu'il venait, comme disent ces messieurs, de « descendre ». Visiblement, ce petit homme était le favori de la foule. J'interrogeai mon compagnon :

— Pourquoi semble-t-on le préférer à l'autre ?

— Parce qu'il est le plus petit; parce que d'avance on le considérait comme battu. Alors la surprise de cette victoire amuse; elle satisfait en nous deux penchants qui habitent l'âme de tous les Français : la sympathie que les *petits* nous inspirent quand ils sont aux prises avec les *gros*; et ce secret instinct de contradiction, de fronde, qui nous fait trouver « amusante » la victoire qu'on n'attendait pas, surtout si par avance l'adversaire a trop bruyamment nié qu'on le pût battre. C'est un sentiment qu'on cultive en nous dès le bas âge. Si vous êtes jamais allée à Guignol, madame, vous avez pu voir comme nos enfants se réjouissent de voir Polichinelle rosser le commissaire...

— Je n'ai pas vu cela, dis-je, mais quelque chose, en effet, d'équivalent. J'ai vu, dans plusieurs salons, ces temps derniers, des Parisiens commenter narquoisement les défaites de mes compatriotes en Mandchourie. Ils ne s'en réjouissaient pas, assurément; mais enfin, c'était bien le sentiment que vous indiquez-là. Ces victoires imprévues de nos ennemis, cette revanche des *petits* contre les *gros*, ce démenti infligé à de trop orgueilleux pronostics, amusaient visiblement leur dilettantisme : c'est Polichinelle rossant le commissaire... Vous avez raison. Et l'on a beau être l'ami du commissaire, et le plaindre de tout son cœur, et souhaiter sa revanche, on a bien de la peine à ne pas laisser voir qu'au fond — tout au fond — l'on est un peu séduit par cette gloire inattendue et paradoxale de Polichinelle. On ne l'aime pas, sans doute, mais il « intéresse ». C'est notre faute, peut-être. Nous avons juré trop vite de le mettre en morceaux...

Il paraît qu'une mode est à la veille de se créer à Paris; et cela est mieux qu'une mode nouvelle, ou pis; c'est une petite révolution : on voudrait essayer de remplacer, dans la coiffure et au corsage des jeunes mariées, le bouquet de fleurs d'oranger par une touffe de marguerites et de roses blanches. Ce sont, me dit-on, des jeunes filles du monde le plus élégant qui ont imaginé cela. Des filles du peuple, en effet, n'y eussent point songé, non plus que de simples bourgeoises. Celles-là ont le respect des traditions. C'est justement de quoi les autres s'impatientent. Il déplaît à ces petites femmes d'arborer, le jour de leur mariage, une sorte d'insigne que leurs couturières ou leurs femmes de chambre ont, comme elles, arborées, ou arboreront... Le côté « égalitaire » de cette tradition choque leur fierté, et

puis elles la trouvent « vieux jeu »; et c'est assez pour que leur snobisme la condamne.

Au surplus, pourquoi se gêneraient-elles? Leurs maris vont à l'autel en redingote; dans vingt ans, elles les y accompagneront en robes de visite, les roses blanches seront devenues des roses roses, et la voilette noire aura remplacé le voile blanc. Tout passe!

Tout passe, ou passera : même la mode de distribuer des prix aux écoliers. On me dit que depuis plusieurs années déjà on a renoncé, en beaucoup d'écoles, à la mode des couronnes en papier vert ou doré, que nous éprouvions autrefois tant de joie à sentir se poser sur nos fronts; fleurs d'oranger, couronnes scolaires... deux coiffures qui se démodent. Mais ce n'est pas la couronne seule qui est menacée à présent; un conseiller municipal a proposé cette semaine que les familles dont les enfants fréquentent les écoles communales de Paris fussent consultées sur la question de savoir s'il ne conviendrait pas que les volumes aussi fussent supprimés et que le prix en fût consacré à former de petites bourses de vacances dont bénéficieraient les enfants pauvres.

C'est une idée touchante et qui séduira beaucoup de pères de famille, notamment ceux dont les enfants n'ont jamais de prix. Elle séduira aussi, ça et là, les philosophes (trop nombreux!) qu'exaspère la glorification d'une supériorité, quelle qu'elle soit, et à qui le « fort en thème », avec son précieux chargement de volumes dorés sur tranches, apparaît déjà comme une espèce de petit tyran. Le fort en thème, c'est quelqu'un qui a réussi; c'est quelqu'un qui s'élève... et de qui, par conséquent, — dès l'école, — il semble sage de se méfier. On ne l'empêche pas d'être le premier de sa classe, parce que cela est impossible; mais on lui répète, en toute occasion, que ses prix ne sont vraiment la preuve de rien; qu'il croit savoir quelque chose et qu'il ignore tout; que, dans la vie, ce sont probablement les cancre qu'il a battus au lycée qui le battront. Si bien que les insuccès scolaires qui étaient autrefois un sujet d'humiliation dans les familles y répandent maintenant une sorte de gaieté. C'est le cancre qui fait le malin et le bon élève qui a l'air bête... Au moins la joie lui restait-elle, à ce fort en thème, d'accumuler de beaux livres dans sa bibliothèque; et voilà qu'on parle de lui retirer cette joie, — la dernière.

Il est vrai que ce seront les pauvres, à ce qu'on dit, qui en profiteront. Méfions-nous!

L'intérêt des pauvres est qu'on les aime : et je ne pense pas que ce soit un bon moyen de les faire aimer de nos enfants que de voler à ceux-ci leurs livres de prix, sous prétexte de charité. Combien sont de plus fins psychologues ceux qui pensent qu'on ne secourt bien la misère qu'en fournissant aux riches l'occasion, non de se sacrifier, mais de se réjouir en son honneur! Je sais des femmes d'excellent cœur qui payent volontiers vingt francs le plaisir d'assister à un concert de bienfaisance, et qui seraient très vexées qu'on les forçât, pour faire l'aumône, d'enlever vingt francs de fleurs à leur chapeau.

SONIA.

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui qui veut empêcher de dire la messe est plus fanatique que celui qui la dit.

ROBESPIERRE.

Les révolutions : on appelle ainsi les brutalités du progrès.

VICTOR HUGO.

Il n'y a guère que les morts qui ne disent point de mal des médecins, quoique étant les seuls à s'en passer et les plus fondés probablement à s'en plaindre.

PAUL HERVIEU.

La tradition : un soutien à la fois et un obstacle.

Dire du mal des médecins et des femmes est l'inoffensive revanche de la faiblesse qui nous met et retient sous leur joug.

G.-M. VALTOUR.

L'ACQUISITION DES CHARMETTES

Les Charmettes, cette agreste maison de M^{me} de Warens, blottie au fond d'un vallon de la Savoie, à deux pas de Chambéry; les Charmettes, où Jean-Jacques coula auprès de la « Maman » quelques-uns des rares bons jours de sa vie aventureuse, allaient être vendues, c'est-à-dire accaparées, fermées aux pèlerins, détruites peut-être. L'Etat, en accordant 25.000 francs pour le rachat de cette maisonnette, fameuse dans l'histoire de la littérature, la conserve



La maison vue du jardin. — Phot. Fortin.

au culte de Rousseau. Les fidèles, de nouveau, pourront librement errer dans les allées étroites du jardin, bordées de roses en été, et y rêver devant le calme horizon de montagnes; ils pourront franchir la porte basse, cintrée, que, les premiers soleils revenus, des glycines vénérables et toujours vigoureuses ombragent de leurs grappes mauves et, sous la conduite des guides obsédants, visiter le petit musée où, à l'aide de meubles d'authenticité douteuse, on s'est efforcé de reconstituer l'intérieur où vécurent les deux amis.

M^{me} de Warens, d'après un pastel de la Tour.

M^{me} de Warens règne encore là en effigie et la reproduction photographique d'un pastel de Quentin de la Tour, retrouvé, en 1894, à Londres, et identifié par lady Playfair, image où la « Maman » revit telle que la décrivent les *Confessions*, avec « un air caressant et tendre, un regard très doux, un sourire angélique » est l'une des choses les plus attachantes de cette galerie de souvenirs, l'une de celles devant lesquelles le visiteur s'arrête plus volontiers.



La façade des Charmettes, avec sa glycine. — Phot. Fortin.

LA GUERRE VUE PAR LES PHOTOGRAPHES

JIMMY HARE

Le nom de M. Hare est familier aux lecteurs de *l'Illustration*. Tandis que Victor Bulla suivait les opérations du côté des Russes, Jimmy Hare partageait la fortune des armées japonaises. Grâce à ces deux collaborateurs précieux, nous avons pu, de semaine en semaine, donner ici la vision authentique, réelle, des péripéties saillantes de la campagne actuelle.

Il n'aura échappé à personne combien cette image de la guerre, fidèlement enregistrée par l'objectif, incapable d'un mensonge ou d'une complaisance, est inattendue, lointaine des tableaux épiques qui nous la montraient autrefois.

Où sont les batailles pompeuses d'un Wouwerman, qui semblent la permanente illustration des ronrons de Boileau : « Grand Roy, cesse de vaincre... » ? Où, les théâtrales compositions dans lesquelles Gérard ou Gros immortalisaient, selon le style décrété par le maître, les chapitres de l'épopée impériale ?

Nous en étions demeurés, comme impressions de guerre, aux panoramas qui se multiplièrent après la guerre de 1870-1871, aux pittoresques épisodes de Neuville ou de Delaître. Déjà, auprès d'eux, les patients tableaux consacrés par M. Meissonier à la guerre d'Italie, son *Solférino*, avec l'empereur à cheval, comme centre d'intérêt et centre d'action, apparaissaient un peu faux et guindés. Et voici que la photographie nous fait toucher du doigt la réalité même.

Revoyez, dans la série d'envois de Victor Bulla que nous donnions il y a huit jours, ce général en capote grise, qui passe, inspectant les tranchées entre deux engagements, descendu du piédestal décoratif que fait à Bonaparte passant les Alpes son cheval fougueux, la crinière éployée par l'aquilon; cette petite voiture cahotante, attendant les blessés sanglants. Voyez encore, d'autre part, ce groupe, qu'on nous montre ici, de soldats japonais s'avançant à l'attaque en rampant derrière un talus.

La guerre d'aujourd'hui, c'est cela : quelques flocons qui fument au loin dans le ciel, des hommes qui se glissent à plat ventre, prudents et profitant, pour s'abriter, de chaque repli du terrain. C'est d'une série de menus incidents tout pareils qu'est faite désormais. c'est ainsi qu'on voit une bataille où disparaissent cent mille soldats !

Vous plaît-il, maintenant, de connaître l'homme qui a peut-être le plus contribué à nous apporter cette révélation ?

Jimmy Hare, citoyen américain, a cinq pieds cinq pouces. C'est donc un tout petit homme, aux environs de la cinquantaine. Depuis le commencement de la campagne, une barbe opulente lui est poussée, une barbe bien slave, qui lui donne une ressemblance vague avec feu l'amiral Makharof. Et comme, avec cela, il monte le plus gros cheval, sans doute, de toute l'armée japonaise, un robuste trotteur australien, on le prendrait volontiers, à la taille près, pour un Russe pur sang.

Jimmy Hare n'est pas, selon sa propre expression,

un de ces « pousse-boutons » comme vous ou moi, et un tas d'autres, reporters, voyageurs, explorateurs et, par-dessus le marché, photographes, qui, partant d'un pied léger à la recherche de sensations neuves, se munissent, à tout hasard, d'un appareil portatif, simple et commode à manœuvrer, afin de pouvoir, au besoin, rapporter quelques clichés. Jimmy Hare est essentiellement, exclusivement, le « reporter-photographe », et l'on ne saurait assez dire quel tranquille courage il déploie dans l'accomplissement de sa rude et périlleuse mission et de quelle passion il aime son métier, avec ses risques, ses joies, parfois, ses souffrances !

Lors de la bataille de Wi-Ju, pour avoir le « détail » qui seul importe, à son avis, il n'hésita pas, trompant la surveillance des censeurs, à courir au cœur de la bataille. Il fut le premier des correspondants de guerre qui passa le Yalou, se traînant, à genoux dans les sables. Son serviteur l'avait abandonné, son cheval était fourbu ; mais, le lendemain matin, pâle, tremblant la fièvre, il développait, joyeux au fond de l'âme, les plus beaux, les seuls clichés qu'on ait pris là.

Après Liao-Yang, égaré dans la ville, sans couvertures, sans abri, couchant sur la terre, se nourrissant de blé vert, il demeurait plein de sérénité.

Ceux qui ont vu et qui verront les centaines d'images saisissantes qu'il a envoyées du théâtre de la guerre ne sauront jamais les peines qu'elles ont coûtées. — G. B.

Jimmy Hare, correspondant-photographe du *Collier's Weekly* américain et de *l'Illustration* française.



OKU



NOGI



KUROKI



NODZU

Les généraux commandant les quatre armées japonaises, sous les ordres du maréchal Oyama.

FIN DE LA BATAILLE DE MOUKDEN

La bataille de Moukden, dont nous avons, la semaine dernière, esquissé la première partie jusqu'au 7 mars, a abouti pour la Russie à une terrible défaite.

Les circonstances de cette formidable mêlée, qui a mis aux prises huit cent mille hommes pendant douze jours, ne sont pas encore complètement éclaircies, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'on pourra tracer un tableau exact et détaillé de cette bataille, où le maréchal Oyama et ses lieutenants, les généraux Kuroki, Nodzu, Oku et Nogi, ont triomphé avec une si écrasante supériorité. Pourtant la carte ci-contre résume graphiquement, aussi clairement que possible, les données fournies jusqu'à présent par les dépêches.

Les traits pleins terminés en pointes de flèche indiquent toutes les directions qu'a prises l'irrésistible offensive des Japonais.

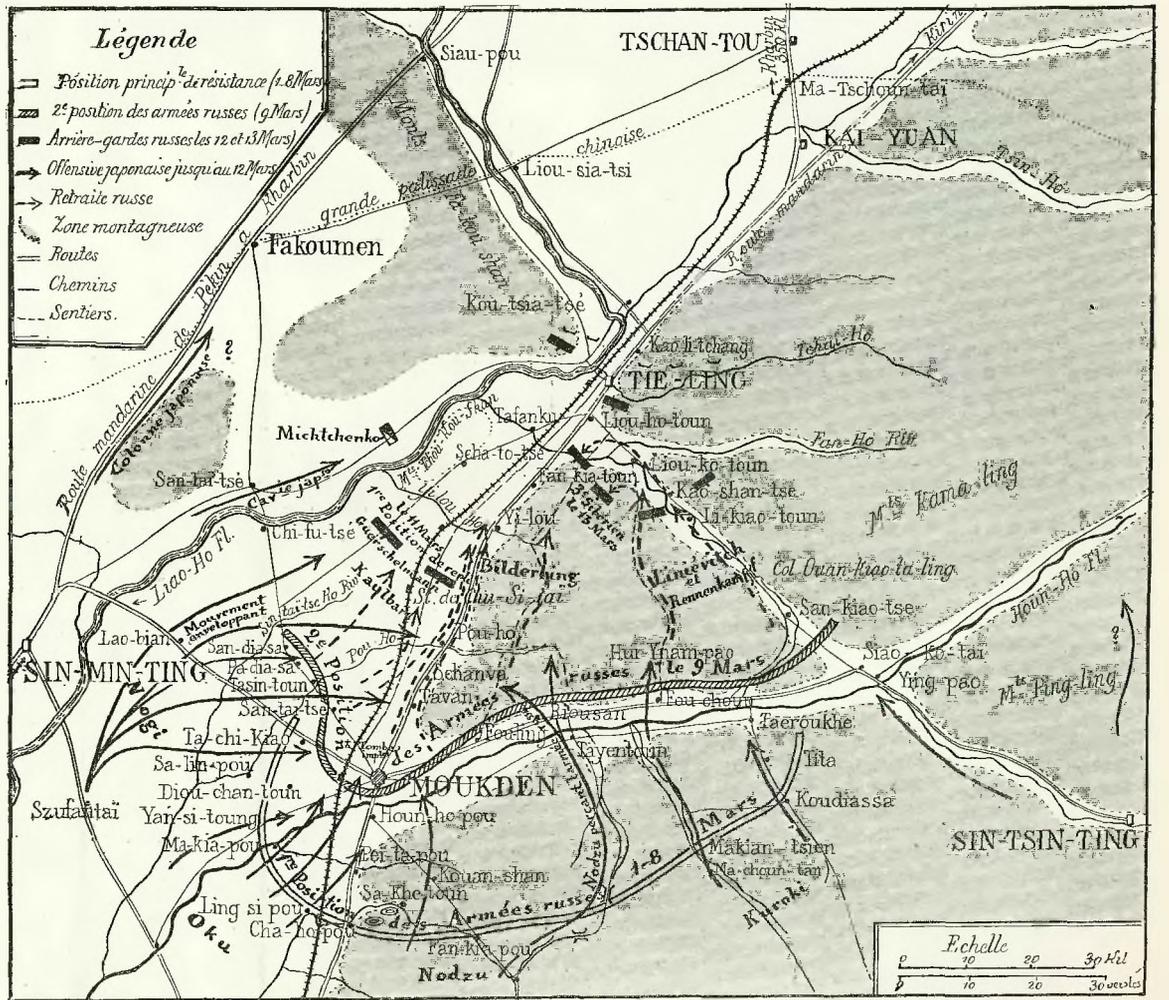
C'est le 8 mars que les armées russes du centre et de l'aile gauche, après l'échec d'une contre-offensive tentée par Kouropatkine lui-même dans la région de Yan-Si-Toung, au sud-ouest de Moukden, durent se replier par échelons vers leur deuxième position, sur la rive droite du Houn-Ho. Depuis plusieurs jours déjà les convois se bâtaient vers le nord, sur la route de Tié-Ling, et Kouropatkine pouvait espérer que ses arrière-gardes contiendraient quelque temps Nodzu et Kuroki au delà du fleuve qui charriait et dont les ponts avaient été coupés. Mais, dans la nuit du 8 au 9, le Houn-Ho gela à nouveau. Les divisions de Nodzu ne perdirent pas une heure : le 9 mars, à 3 heures du matin, elles traversaient la vallée, se jetaient sur Riouan et pénétraient dans la montagne, coupant en deux les armées russes entre Moukden et Fouchoun.

Il n'y avait plus un moment à perdre pour évacuer Moukden où 100.000 à 150.000 hommes allaient être investis dès que les avant-gardes de Nogi et de Nodzu se rejoindraient vers Tavan ou Schanva. L'évacuation eut lieu dans la nuit du 9 au 10, et le 10 mars, à 10 heures du matin, Oku et son état-major faisaient sans coup férir leur entrée dans la capitale de la Mandchourie.

Les traits interrompus à pointes de flèche indiquent les lignes de retraite des armées russes. Un coup d'œil sur le croquis permet de juger la situation de celles de Kaulbars et de Bilderling et d'imaginer ce que fut leur marche sur Tié-Ling. Trois brigades fraîches, commandées par Guerschelmann, et intervenant le 11 mars vers Chu-Si-Taï, ont seules pu conjurer un désastre complet.

L'armée russe semble avoir perdu plus du tiers de son effectif (40.000 à 50.000 prisonniers, et 100.000 tués et blessés) et une grande partie de son artillerie et de ses approvisionnements. Et déjà on signale une colonne japonaise marchant sur Fakoumen, au nord-ouest de Tié-Ling, tandis qu'une autre se préparerait à franchir les monts Kama-Ling, à l'est.

Le maréchal marquis Ivaô Oyama, que la victoire de Moukden consacre grand capitaine, est âgé de soixante-deux ans. Nous avons déjà publié plusieurs de ses portraits. Celui que nous donnons a été pris, au cours de la campagne actuelle, par notre correspondant, le photographe américain



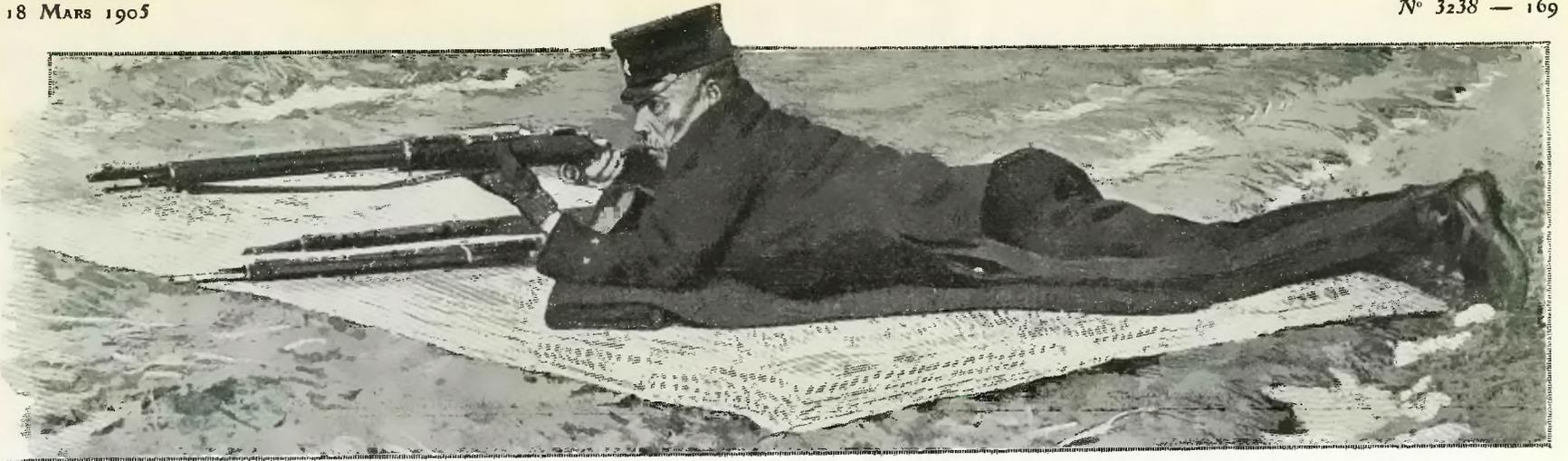
J. Hare. Il diffère des précédents par une barbiche que le généralissime japonais a laissé pousser et qui allège un peu sa lourde physionomie, aux traits fortement marqués par la petite vérole. Détail à noter : Ivaô Oyama était en France, chargé d'une mission d'études militaires, au moment où éclata la guerre franco-allemande de 1870-1871, et il en suivit les péripéties. Rentré au Japon, il fut le premier à

initier l'armée de son pays à la pratique des lois de la guerre des Etats civilisés, en même temps qu'aux règles de la tactique et de l'armement modernes. En 1884, il fit un nouveau voyage d'études en Europe. En 1894-1895, pendant la guerre avec la Chine, il commandait le second corps d'armée, et c'est lui qui prit alors Port-Arthur aux Chinois... Il a fait beaucoup mieux depuis.



LES TROUBLES INTÉRIEURS EN RUSSIE. — Conflits sanglants entre Tartares et Arméniens, à Bakou.

Une de nos photographies de la semaine dernière montrait le champ de carnage, lugubre mais glorieux, de la colline Poutilov en Mandchourie. Voici encore — et nous nous en excusons auprès de nos lecteurs — d'autres amoncellements de cadavres, et ceux-ci sont peut-être plus horribles à voir, car ce ne sont plus des corps de soldats tombés à l'ennemi : ce sont quelques-unes des victimes de conflits sanglants qui ont éclaté récemment à Bakou, en Caucasic, entre la population chrétienne et la population musulmane. Outre 1.500 blessés, on aurait compté 640 morts, dont 340 Arméniens, 260 Tartares, 40 Russes, Géorgiens, Polonais ou juifs. Au milieu de tant de catastrophes qui s'abattent de toutes parts sur la Russie, celle-là avait passé presque inaperçue.



Le général Kuroki prenant part lui-même au concours de tir.

Le général Kuroki, commandant de la 1^{re} armée japonaise, n'est pas, sans répit, l'homme grave, le taciturne que se sont appliqués à dépeindre les correspondants des journaux sur le théâtre de la guerre.

A une réception organisée au camp en l'honneur des attachés militaires étrangers, des journalistes accrédités à son armée et des officiers de son état-major, il avait imaginé d'instituer un grand concours de tir où les armes devaient être exclusivement des fusils pris sur les Russes. Un grand choix de prix était offert à l'émulation des lauréats :

caisses de champagne, de whisky, boîtes de conserves, cigares excellents de la Havane.

La petite fête eut un très vif succès. Son organisateur, le général Kuroki, le général Fuji, chef d'état-major de la 1^{re} armée, ne dédaignèrent pas de disputer aux invités le prix de l'adresse. Allongé sur une natte, le commandant de la 1^{re} armée tira exactement le nombre de balles par lui attribué à chaque concurrent. Il ne fut pas extrêmement heureux, ajoute-t-on, — ni lui, ni le général Fuji. En revanche, les deux attachés français, le colonel baron Corvisart et le capitaine Payeur, furent parmi les vainqueurs.



Le colonel baron Corvisart, attaché militaire français. — Photographies Hare, copyright by Collier's Weekly.

UN CONCOURS DE TIR ENTRE OFFICIERS JAPONAIS ET ATTACHÉS MILITAIRES ÉTRANGERS AU CAMP DE KUROKI



EVACUATION DES BLESSES VERS LES HOPITAUX

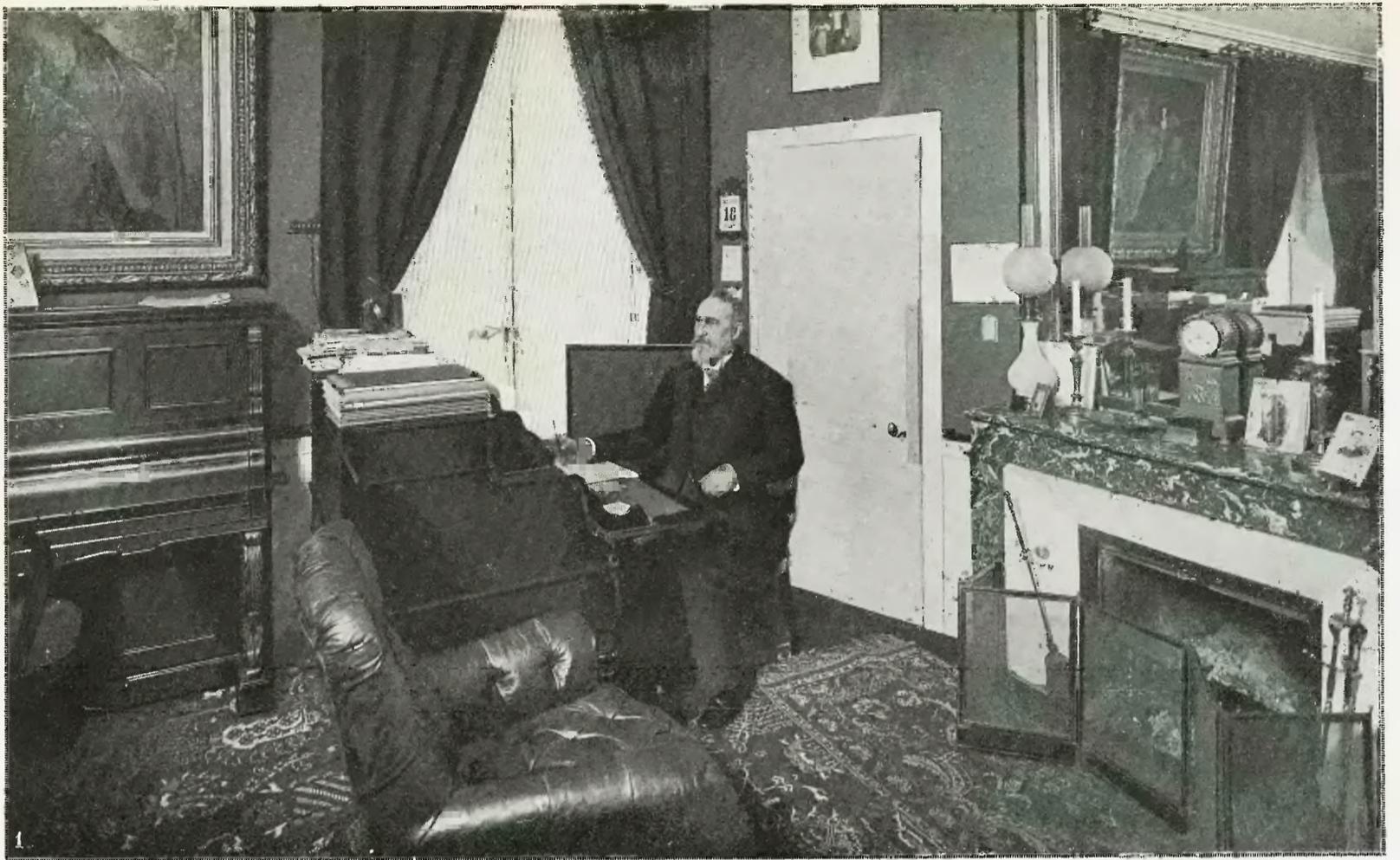
D'après une photographie a



DE MOUKDEN, APRES UN COMBAT AUX AVANT-POSTES

de notre correspondant, Victor Bulla.

Prise au commencement de février, après un combat d'avant-postes livré près du Cha-Ho par un détachement de l'armée de Liniévitch, la photographie de Victor Bulla, si tragique qu'elle soit déjà, ne peut donner qu'une faible idée du spectacle effroyable que présente actuellement la retraite de l'armée russe tout entière. Au milieu d'avril seulement, nous pourrons recevoir des documents photographiques sur la bataille de Moukden et ses désastres.



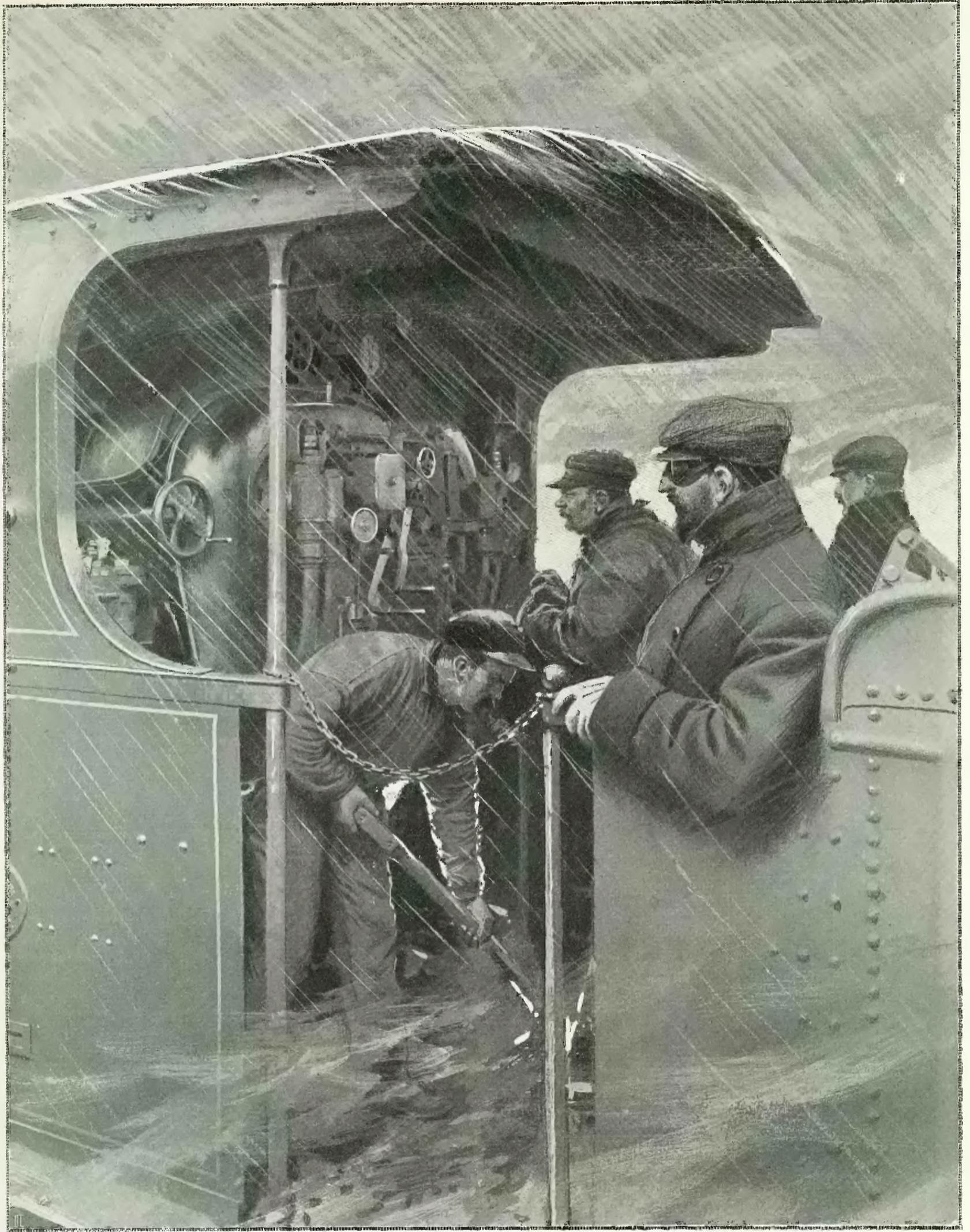
LA DÉMISSION DU DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE. — M. Théodore Dubois dans son cabinet de travail.

M. Théodore Dubois, directeur du Conservatoire national de musique et de déclamation, vient de prendre la résolution de faire valoir ses droits à la retraite. Agé de soixante-sept ans, il a passé sa jeunesse dans la maison, comme élève, jusqu'au prix de Rome remporté en 1861; il y compte vingt-cinq années de service, comme professeur, et il y en a neuf qu'il occupe la direction où il fut appelé à la mort d'Ambroise Thomas. Pour motiver sa démission, l'éminent compositeur invoque le besoin de repos, un repos laborieux d'ailleurs, qu'il entend consacrer à des travaux personnels. En tout cas, son départ est un événement d'importance dans le monde artistique dont le Conservatoire est le temple et certains augures croient y voir le signe précurseur d'une réforme de l'institution.



L'ORPHELINAT DES ARTS EN FÊTE. — Arrivée des enfants à l'École des Beaux-Arts.

Dimanche dernier eurent lieu l'assemblée générale et la distribution des prix de l'Orphelinat des Arts, dans l'hémicycle de l'École nationale des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz. M^{me} Poilpot, présidente du Comité, exposa la situation de l'œuvre si utile dont la regrettée Marie Laurent fut la fondatrice, et le sous-secrétaire d'Etat prononça une chaleureuse allocution; puis, la séance administrative terminée, pour la cérémonie des récompenses, agrémentée d'un attrayant programme musical, on introduisit les soixante-cinq pensionnaires que de grands omnibus avaient amenés de Courbevoie, fillettes aux costumes noirs, aux collerettes blanches, aux cheveux noués d'un ruban blanc. Et, malgré ces couleurs de deuil, la fête familiale dut le meilleur de son charme à la présence de ce gracieux bataillon.



Le chauffeur Audoire.

Le mécanicien Mercier.

Le prince de Bulgarie.

M. Morizot, ingénieur.

COMMENT LE PRINCE FERDINAND DE BULGARIE, REVENANT DE LONDRES PAR CALAIS, EST ARRIVÉ A PARIS

Samedi dernier, 11 mars, au moment du court arrêt en gare d'Abbeville du train rapide numéro 6, allant de Calais à Paris, on vit sortir d'un wagon-salon un homme de haute taille, ganté de blanc, vêtu d'un ulster, coiffé d'une casquette, le visage à demi masqué par des lunettes d'automobiliste aux verres fumés. Il se dirigea vers la locomotive sur laquelle il monta; un coup de sifflet strident retentit, puis le train se remit en marche. A 5 h. 20, il stoppait à son terminus; tout le monde descendait, et alors l'homme mystérieux apparaissait, toujours très correct, mais quelque peu barbouillé de suie. A peine avait-il touché du pied le quai de la gare du Nord que tout le haut personnel se précipitait à sa rencontre en lui prodiguant les marques d'une profonde déference. « Enchanté,

ravi, déclarait-il; voyage très intéressant; je recommencerai. » Ce personnage, la chronique l'a déjà révélé, n'était autre que le prince Ferdinand de Bulgarie. Celui-ci revenant de Londres et ayant manifesté le désir d'agrémenter d'un numéro inédit le programme de son déplacement, on s'était empressé de satisfaire la royale fantaisie de Son Altesse. Voilà comment, en compagnie de M. Morizot, ingénieur de la traction, du mécanicien Mercier et du chauffeur Audoire, sur une superbe compound dernier modèle, portant le numéro 4999 et construite d'après les plans de M. l'ingénieur en chef du Bousquet, le prince, bravant une pluie battante, put goûter l'ineffable grisette du 120 à l'heure. Par ces temps d'automobilisme, un souverain ne saurait être plus moderne.

Documents et Informations.

AU PROCÈS BONMARTINI : « LA MAISON DE POUPEE ».

Une curieuse innovation aura marqué les débats du sensationnel procès Bonmartini, qui se poursuit devant la cour d'assises de Turin.

A l'audience du 10 mars, M^e Nasi a annoncé que la partie civile, afin d'épargner aux jurés et à la cour le voyage à Bologne, avait fait fabriquer, à l'Ecole des arts et métiers d'Imola, par les soins de l'ingénieur Remigio, son directeur, un modèle réduit de la maison du crime. Sur l'ordre du président, il a été immédiatement procédé à l'exhibition de cette maquette, une véritable maison de poupée à l'usage des enfants riches. Construite en bois et plâtre, à l'échelle de 1/20, elle mesure 1^m,50 de long, 1^m,30 de large et 0^m,60 de haut. Elle se démonte très facilement, de façon à découvrir la fidèle reproduction des appartements, avec leur distribution et leurs aménagements. Deux séries de numéros. — de 1 à 17 pour l'extérieur, de 1 à 23 pour l'intérieur, — correspondent à un état de lieux détaillé et fournissent toutes les précisions nécessaires. Par exemple, dans la première série (façade sur la via Mazzini), les numéros 4 et 5 indiquent les fenêtres à balcon de la chambre à coucher du comte Bonmartini; le numéro 12 (via Guerrazzi) la porte cochère par où sont entrés Tullio, Naldi et la Bonetti, etc.; dans la seconde (intérieur); le numéro 1 est la chambre du comte, le numéro 8 le couloir où l'on a trouvé le cadavre de la victime; les numéros 16 à 20 désignent le logement du docteur Secchi et le couloir de communication qui favorisait les rendez-vous entre celui-ci et la comtesse...

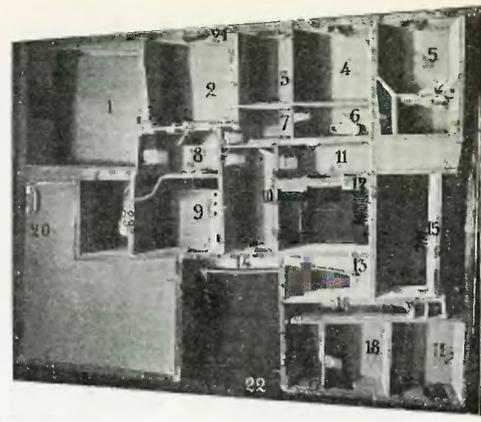
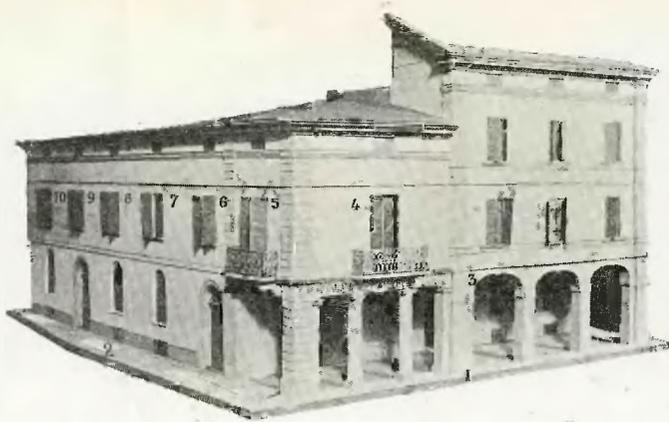
Grâce à cette maquette, les jurés peuvent donc, sans se transporter à Bologne, reconstituer dans leur cadre toutes les péripéties du drame. Les avocats de la défense ont, il est vrai, contesté la valeur documentaire de la maison minuscule; mais deux ingénieurs experts, appelés par le président, sont venus attester, sous la foi du serment, qu'elle était un chef-d'œuvre d'exactitude.

LE PLUS GROS DIAMANT DU MONDE.

On vient de découvrir, au Transvaal, dans la mine « Premier », près de Prétoria, un diamant monstre, le plus volumineux qu'on connaisse à l'heure actuelle. Et, comme tous les diamants célèbres doivent avoir leur nom propre, on l'a baptisé le *Cullinan*.

Le *Cullinan* emplit la main d'un homme : il a 10 centimètres de longueur, 6 1/4 de largeur, 3 3/4 d'épaisseur. C'est donc une sorte de table ou de plaque. Il pèse brut 3.024 carats 3/4 — soit 620 gr. 68. Rappelons que le *Régent*, taillé, pèse seulement 136 carats. Mais on sait que la beauté de sa forme, la qualité de son eau, à peu près sans défaut, sont surtout ce qui en fait l'une des plus belles gemmes du monde. On dit le *Cullinan* également très pur.

Détail assez curieux, ce fut un peu par hasard que l'on découvrit le monstrueux diamant : dans la soirée du 20 janvier, M. Fred. Wells, contremaître de la mine, faisait une tournée sur les travaux, entre quatre et cinq heures, quand il remarqua sur le sol un reflet qui attira vivement son attention. Il s'ap-



Une originale pièce à conviction à la cour d'assises de Turin : maquette (vues extérieure et intérieure) de la maison où fut assassiné le comte Bonmartini. (Pour l'explication des numéros voir l'article ci-contre.) — Phot. Nino Fornari.

procha : les rayons du soleil qui déclinait allumaient une aigrette lumineuse sur une pointe cristalline émergeant du sol légèrement. M. Wells tira son couteau, creusa le sol autour du caillou brillant, s'enfiévrant, à mesure que la pierre résistait, au point qu'il cassa la lame de l'instrument et finit par arracher la pierre précieuse. M. Wells n'avait pas perdu sa journée !

LES SOUS-PRODUITS DE LA FABRICATION DU GAZ.

Aucune industrie n'est plus intéressante à suivre dans son développement que celle de la fabrication du gaz et cette histoire est d'autant plus curieuse qu'elle nous montre que, jusqu'à ces temps derniers, le prix du gaz était le même qu'au temps où le coke était à peu près le seul sous-produit utilisé dans cette fabrication.

Aujourd'hui, cependant, bien longue est la liste des produits dont la vente est assez rémunératrice pour que la valeur du gaz puisse être considérée à peu près comme nulle.

Et d'abord, dans les eaux de condensation, ce sont des sels ammoniacaux, des cyanures utilisés pour la fabrication du bleu de Prusse, des goudrons servant à la production de la benzine, du toluène, de la naphthaline, de l'antracène, des huiles lourdes et du brai.

Puis, dans les cornues, on trouve du graphite dont on se sert pour la fabrication des charbons électriques et des charbons de piles.

Puis, le poussier de coke, aggloméré à l'aide du brai provenant du goudron, est converti en briquettes employées pour le chauffage des générateurs fixes et pour le chauffage domestique.

Enfin, le résidu acide provenant du traitement des huiles légères, très gênant jusqu'à ces temps derniers parce qu'on ne pouvait pas l'écouler à l'égout, est maintenant transformé en sulfate commercial en même temps qu'il sert à obtenir de la pyridine, utilisée en Allemagne pour la dénaturation de l'alcool.

On voit, par cette énumération encore incomplète, quelles richesses on a laissées se perdre pendant près de trois quarts de siècle.

COMBIEN D'HEURES L'ENFANT DOIT-IL DORMIR ?

« C'est assez de dormir sept heures; ne permettons à personne huit heures de sommeil », tel est le précepte de l'Ecole de Salerne; et même les stoïciens jugeaient que six heures devaient suffire.

Mais ces formules ne tiennent aucun compte de l'âge qui, cependant, est un élément primordial dans l'appréciation de la durée physiologique du sommeil.

Tandis qu'on admet que le vieillard n'a pas besoin d'un long sommeil, et que le contraire est généralement chez lui un signe de maladie, tout le monde s'accorde pour reconnaître que l'enfant doit dormir longtemps, et d'autant plus longtemps qu'il est plus jeune; car c'est pendant le sommeil que se fait l'intégration des tissus et des organes, qui n'est possible que dans les périodes de repos des fonctions.

Quelle est donc la durée de sommeil nécessaire aux enfants? Le congrès anglais d'hygiène scolaire, qui vient de se réunir à Londres, avait à se prononcer sur cette question. Il a fixé, pour les enfants de moins de quinze ans, un minimum de neuf heures.

LE RENNE COMME AGENT DE CIVILISATION.

Voulant faire pénétrer la civilisation et l'industrie dans l'Alaska, le ministère de l'instruction publique des Etats-Unis a fait, depuis quelques années, une curieuse et intéressante tentative. Pour pouvoir établir des écoles et préparer des citoyens utiles et industriels dans la population esquimaude, il faut d'abord donner à la population existante des moyens de vivre. Et c'est pourquoi le ministère de l'instruction publique a commencé par introduire le renne dans l'Alaska. Cet animal n'y existe pas naturellement, comme en Sibérie. On a donc fait venir un certain nombre de rennes pour établir, dans l'Alaska, l'élevage du renne, l'art de l'élevage étant enseigné dans les écoles. De 1892 à 1902, il a été importé 1.280 rennes de Sibérie. Ceux-ci ont été débarqués à Port-Clarence où une station a été établie : de là, ils ont été répartis dans d'autres centres, qui vont maintenant jusqu'à la pointe Barrow sur l'océan Arctique, et à la vallée Kuskokwim au sud du Yukon, à plus de 1.500 kilomètres de la pointe Barrow. Tout le long de la côte, entre ces deux points, sur la mer de Behring et l'océan Arctique, il y a maintenant huit stations de rennes; cet hiver même deux stations nouvelles sont en cours d'établissement. à 1.500 kilomètres dans l'intérieur de l'Alaska. En octobre dernier, le nombre total des rennes était de 8.190.

Pour faire donner à sa tentative les résul-

tats les plus avantageux, le gouvernement américain procède de la façon suivante : à chaque station, le directeur fait choix d'un certain nombre de jeunes indigènes intelligents et ambitieux, et les inscrit comme apprentis-éleveurs. Ils apprennent la manière de traiter et d'utiliser le renne. A la fin de chaque année d'apprentissage — la durée totale de celui-ci est de cinq ans — l'apprenti qui a bien fait sa besogne reçoit deux rennes en cadeau. A la fin de la cinquième année, tout apprenti qui a donné satisfaction reçoit autant de rennes qu'il lui en faut pour constituer un troupeau de 50. C'est ce troupeau qui va servir de base à sa fortune, s'il a su profiter des enseignements reçus. Le renne est utilisé comme aliment et comme animal de transport, sa peau fournit un vêtement chaud. Il y a actuellement 68 Esquimaux qui possèdent entre eux 2.841 rennes et font vivre comme employés, gardiens, etc., 250 de leurs semblables. Comme il y a 20.000 Esquimaux environ dans l'Alaska, on voit qu'il reste beaucoup à faire. Mais les résultats déjà acquis sont très encourageants; et l'on entrevoit le jour où, grâce à l'industrie du renne, une population se sera constituée, qui, assurée de vivre, ayant en main un gagne-pain certain, pourra recevoir une éducation plus générale aussi et devenir une source de citoyens utiles et cultivés. Après avoir appris aux Esquimaux à élever le renne, le gouvernement leur donnera le moyen de s'instruire d'autres choses et de se civiliser graduellement.

LA LUTTE CONTRE LA GRÊLE.

En dépit des insuccès qui ont été relevés par quelques adversaires des canons paragrêles, cette artillerie toute pacifique semble avoir conquis déjà nombre de régions agricoles.

Dans le Beaujolais, notamment, 28 sociétés se sont syndiquées, disposant de 462 canons. C'est là un chiffre respectable.

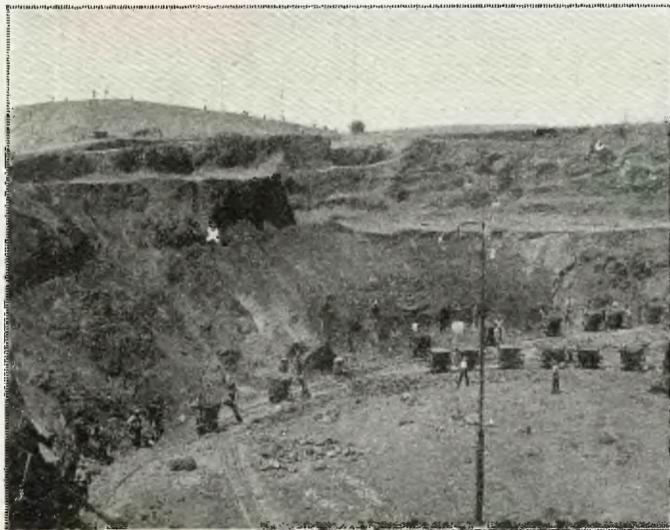
D'ailleurs, à mesure que les essais se multiplient, la réalité de la défense des vignobles par ce procédé paraît moins contestable, et il n'est pas douteux que les canons, les fusées ou les bombes fonctionnent comme de véritables paratonnerres, agissant au sein même des nuages.

LE « MOELLEUX » DES VINS.

On sait combien les gourmets apprécient la qualité connue sous la dénomination de



M. Walter Brunton, administrateur de la mine, tenant dans sa main le diamant (valeur 25 millions de francs).



Vue générale de la mine Premier, près de Prétoria (la croix blanche marque l'emplacement où gisait le diamant Cullinan).



M. Fred. Wells, contremaître de la mine Premier, indiquant l'endroit où il a découvert le diamant.

LA DÉCOUVERTE DU PLUS GROS DIAMANT DU MONDE

moelleux des vins, c'est-à-dire cette sorte de velouté, très sensible au goût, et qui donne au vin tant de qualité.

M. Müntz, de l'Institut, a fait des recherches sur la nature de cette propriété précieuse et il a trouvé qu'elle tenait à la présence, dans les gommés du vin, d'une certaine quantité de pectine, substance que l'on trouve dans un assez grand nombre de fruits et d'où dépend la prise en gelée du suc de ces fruits. Cette pectine se constitue elle-même aux dépens d'un sucre, la pectose, des tissus végétaux.

Plus il y a de pectine dans le jus du raisin, plus le moelleux du vin est grand; et plus la maturité du raisin est avancée, plus la proportion de pectine est élevée.

Pour obtenir cette qualité si appréciée, il faut donc laisser mûrir à fond les vendanges, et même laisser les grains se ramollir, comme on le fait d'habitude pour certains vins, notamment pour ceux de Sauternes.

Mouvement littéraire

La Beauté d'Alcias, par Jean Bertheroy (Flammarion, 3 fr. 50). — *Esclave*, par Gérard d'Houville (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). — *Le Prisme*, par Paul et Victor Margueritte (Plon, 3 fr. 50).

La Beauté d'Alcias.

La jeune Doris, d'Egine, a donné les premiers battements de son cœur au jeune athlète Alcias, dont les ancêtres ont cueilli tant de lauriers dans les jeux de la Grèce. D'une gracilité vigoureuse, d'une souplesse et d'une force surhumaines, Alcias dépasse en beauté tous les hommes de ce beau pays. Ce que Doris adore en lui, ce n'est ni son âme, ni sa fortune, ni les douces paroles de ses lèvres : c'est sa beauté. Mais comment Alcias peut-il répondre à ses vœux et l'épouser? N'est-il pas tenu, jusqu'à ce qu'il ait conquis tous les prix, à une continence absolue? La chasteté, gardienne de la force, est imposée aux athlètes. Comme il aime Doris, il se hâte de passer par tous les travaux et de couronner rapidement sa carrière. Aux jeux Pythiques, aux jeux Olympiques, il terrasse ses adversaires. A la lutte de Némée — la lutte ultime — Alcias remporte encore la victoire, mais à quel prix! Le poing ganté du ceste de son rival lui a enlevé la lumière des yeux. Et lui voyant le regard éteint, Doris sent que le charme est rompu. Ce que cette Grecque d'Egine idolâtrait dans Alcias, c'était la perfection du corps, l'harmonie divine de tous les traits. Sans beaucoup d'espoir, elle le mène au sanctuaire d'Epidaure où s'opèrent, sous la direction des Asclépiades, de nombreux miracles. O bonheur! Alcias recouvre à la fois la clarté des yeux, la beauté première et tout l'amour immense de Doris. A côté de ces deux êtres, M^{me} Jean Bertheroy a imaginé une poétesse, sœur d'Alcias, laquelle, malgré la chasteté qu'elle doit à la déesse de la Sagesse, s'est donnée à un sculpteur, Osthantès, lequel semble puni des dieux — la scène reste dans un certain vague, peut-être voulu — pour être sorti des traditions et du style conventionnel et avoir représenté, dans sa réalité, le bel Alcias. On peut faire des réserves pour cette partie du roman. Mais quelle poésie! Il y a l'amour éternel, le même partout! Il y a la Grèce dans ses temples, dans ses jeux, dans ses paysages, dans ses nobles passions. On en devient le citoyen heureux en lisant la *Beauté d'Alcias*; on se mêle au peuple d'Egine; on se plonge avec ravissement dans le torrent d'idéalisme qui s'échappe de l'âme poétique de M^{me} Jean Bertheroy.

Esclave.

M^{me} Gérard d'Houville (M^{me} Henri de Régnier) place ses personnages dans la Louisiane, pays ardent où il y a des nègres et des négresses, et où la femme, sensible à l'amour, dominée par la pas-

sion, semble avoir vis-à-vis de l'amant une âme soumise d'esclave. Ici, la donnée romanesque est peu de chose. Antoine Ferlier — que de noms français dans la délicieuse Louisiane! — regagne, après un séjour en France, la terre natale et New-Orléans. Son premier soin est de chercher une jeune femme, Grâce Mirbel, qui autrefois a été son amie; il en avait même fait son esclave, la broyant sous ses caprices, lui enlevant jusqu'à la force de se plaindre. Comme elle a souffert par lui! Il l'a tout à coup abandonnée et, pendant quatre ans, pendant son séjour en France, n'a pas même pris la peine de lui envoyer un mot de souvenir.

En quel état va-t-il la retrouver? Re deviendra-t-elle sa chose? Un jeune cousin de Grâce Mirbel s'est épris de la jolie cousine; il a dix-neuf ans et toute l'ardeur d'un chérubin sensuel. La jeune femme a peur d'Antoine Ferlier qu'elle revoit; elle se rappelle ses angoisses anciennes et son esclavage dans lequel elle ne veut pas retomber. Suppliante, elle conjure Charlie, le jeune chérubin, de la délivrer, d'éloigner l'infériorité Antoine. On apporte à Grâce le corps transpercé de l'éphèbe amoureux qui s'est battu en duel, pour l'amour d'elle, avec son rival. Derrière Charlie ensanglanté apparaît Antoine, et là, on ne sait comment, redevenant esclave, obéissant à l'œil implacable de l'ancien amant, elle s'abandonne dans ses bras et reprend ses chaînes. C'est là surtout une œuvre de poète. Toutefois, pas de lyrisme désordonné dans ces pages. Sous les magnoliers aux larges feuilles et sous les citronniers, M^{me} d'Houville nous montre des êtres étranges, parfois un peu pervers, mais en usant de mots habilement choisis et de jolis apprêts. Elle fait avec raffinement et coquetterie la toilette de sa phrase.

Le Prisme.

Pierre Urtrel habite la bonne ville de Rouen. Il est jeune, prétentieux, sans grande fortune; il a terminé ses études de droit et fréquente vaguement le Palais de justice. Son rêve, c'est de rencontrer une riche héritière qui lui permette de mener la vie facile qu'il désire. Sa mère, du reste, l'encourage dans ses visées et l'aide à trouver la perle cherchée.

Autour d'eux beaucoup de jeunes filles s'agitent en quête d'un époux. Parmi elles, M. Pierre Urtrel et sa mère remarquent une demoiselle, Hélène de Josserrant, assez jolie et qui aura, dit-on, sans compter les espérances, trois cent mille francs de dot. De quels lacets on entoure Hélène et sa famille! A la nouvelle que la fortune de ce côté est beaucoup moins considérable qu'on ne le supposait, on rompt de la façon la plus rapide et la plus comique tous les pourparlers, lesquels étaient allés jusqu'à l'officielle demande en mariage. Délivré d'Hélène et s'applaudissant d'avoir vu clair avant la fatale conclusion, Pierre Urtrel avise une jeune étrangère des Amériques, ardente et riche, Luisa Ferro. De quelles séductions il la poursuit! Quel amour il lui témoigne! Mais en apprenant que le père naturel de Luisa a succombé à une attaque d'apoplexie, sans avoir préalablement fait de testament, et que Luisa est devenue une fille pauvre, il se détourne de la superbe Américaine.

Ces deux échecs ne le découragent pas. Parmi les jeunes Rouennaises, il a distingué une demoiselle Trapier, aussi pourvue de biens qu'elle l'est peu de beauté. Il marche de ce côté, se montre câlin, joue de tous ses moyens et obtient la main et la bourse de la demoiselle. En même temps, d'aristocrate qu'il était de principes et de tempérament, il se fait démocrate-radical avec les Trapier et convoite un siège à la Chambre des députés. Paresse et jouissances, il aura tout ce qu'il estime le bonheur de la vie. Chemin faisant il avait

été réellement touché par la grâce et l'intelligence d'une jeune fille, Jacqueline Yvelain. Mais, comme elle ne pouvait pas lui procurer ce qu'il convoitait de toute son âme, il n'a pas donné suite à son amour. La richissime Trapier a été préférée à l'aimable et touchante Jacqueline.

Mère et fils constituent dans le roman de M^{me} Marguerite un duo fortement uni et très peu sympathique, regardant tout à travers le prisme de l'argent. Moins mélodieux que M^{me} Bertheroy, moins coquettement apprêtés que M^{me} d'Houville, M^{me} Marguerite ont une phrase bien à eux, colorée, emportée et tout à fait appropriée à la vie et aux peintures du roman moderne.

E. LEDRAIN

ONT PARU :

La Conquête de l'Ouest, par le président Roosevelt, traduction d'Albert Savine. 1 vol. in-18, Dujarric et C^o, 3 fr. 50. — *Le Chien des Baskerville*, par Conan Doyle, traduction de A. de Jassaud. 1 vol. in-16, Hachette, 1 fr. — *Guide pratique pour la conduite et l'entretien des automobiles à pétrole et électriques*, par Micholte. 1 vol., E. Bernard, 3 fr. 50. — *L'Annuaire alphabétique de l'armée française*, paru pour la première fois le 1^{er} février 1904, publie cette année sa seconde édition, mise à jour des mutations au 10 janvier 1905. 1 fort vol. in-8°, relié toile, de 1070 pages. Prix : 6 fr., 53, rue Lafayette, Paris. — *Mélanges sur l'art français*, par Henry Lapauze. In-18, Hachette, 3 fr. 50. — *Les Samédies littéraires* (3^e série), par J. Ernest-Charles. In-18, Sansot, 3 fr. 50. — *Les Sonnets portugais*, d'Elisabeth Barrett Browning, traduits en sonnets français par Fernand Henay. 1 vol. in-8° carré, G. Guilmoto, tirage à petit nombre sur papier vergé.

NOTRE SUPPLÉMENT

« PRÈS DU FEU »

D'APRÈS LE TABLEAU DE M^{me} LEE-ROBBINS

M^{me} Lee-Robbins est de cette petite phalange de peintres qui, depuis quelques années, se sont appliqués à traduire pour nous les charmes des intérieurs élégants, meublés d'adorables vieilleries, où vivent, vont et viennent et rêvent des hôtes désœuvrés, las, blasés, et pas toujours heureux.

Pour ces artistes délicats, un peu précieux parfois dans leurs goûts et, en général, habiles, on vient d'inventer une épithète infiniment moins jolie, d'ailleurs, que celles de leur



Le poème de la Princesse et de la Fleur, dansé par M^{me} Mac Leod au musée Guimet. — Phot. Paul Boyer.

LES DANSES BRAHMANIQUES AU MUSÉE GUIMET

Lundi dernier, le directeur du musée Guimet et M. de Milloué ont fait une intéressante conférence sur les danses brahmaniques.

Mais, estimant judicieusement qu'en pareille matière la parole la plus précise et la plus colorée ne vaut qu'à la condition d'être le commentaire explicatif de la chose vue, M. Guimet a voulu donner à la conférence son complément naturel par une reconstitution

ouvrés; on les appelle « les intimistes ». M^{me} Lee-Robbins est donc, si elle y consent, une « intimiste ».

Et c'est, en effet, dans l'intimité la plus réelle qu'elle nous présente cette femme, agréable à voir, d'ailleurs, au corps souple et d'allures désinvoltes, qui, toute parée — et par le bon faiseur, — pour la soirée dont l'heure approche, l'éventail en main déjà et s'essayant aux manèges vainqueurs, prend, comme disaient nos grands-pères, un air de feu, devant que le coupé soit avancé.

LA MORT DU BARON DE LAMBERMONT

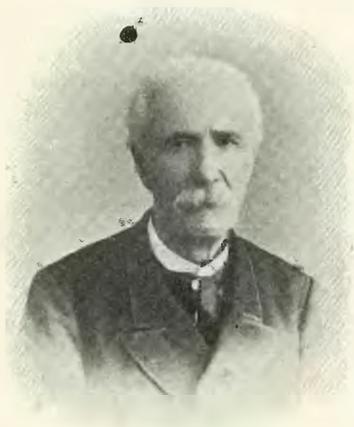
Le 10 mars, on a célébré, à Bruxelles, avec un grand appareil, les funérailles nationales du baron de Lambermont, secrétaire général du ministère belge des affaires étrangères, qui vient de s'éteindre dans sa quatre-vingt-sixième année.

Durant sa longue carrière, au poste éminent qu'il occupa depuis 1859, il rendit à son pays d'importants services; il participa notamment aux négociations de 1863, qui aboutirent à l'affranchissement de l'Escaut, acte considérable au point de vue des intérêts économiques de la Belgique.

LE CENTENAIRE DE MANUEL GARCIA

On vient de célébrer, à Londres, où le vieillard est fixé depuis longtemps, le centième anniversaire du professeur de chant Manuel Garcia, né le 17 mars 1805.

Le père de M. Manuel Garcia était un chanteur d'origine

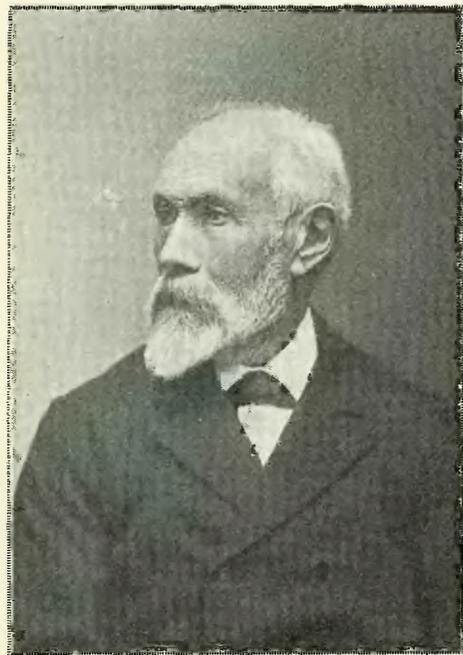


M. Manuel Garcia. — Phot. Barraud.

espagnole, très épris de son art, et qui avait voulu que ses trois enfants embrassassent comme lui la carrière musicale. Il avait, en effet, outre Manuel, deux filles : l'une, Marie, fut célèbre sous le nom de la Malibran et Musset a immortalisé son nom. La seconde, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-quatre ans, est M^{me} Pauline Viardot, la créatrice de la Fidès du Prophète. M. Manuel Garcia a peu chanté au théâtre et s'est, de bonne heure, consacré à son professorat.

M. JULES THOMAS

Le sculpteur Jules Thomas, membre de l'Institut, professeur, chef d'atelier de sculpture à l'École des Beaux-Arts,



M. Jules Thomas. — Phot. Pierre Petit.

commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir dans sa quatre-vingt-unième année.

Elève de Dumont, il avait enlevé, à vingt-quatre ans, le prix de Rome avec un *Philoctète partant pour Troie*. Les



A BRUXELLES. — Funérailles du baron de Lambermont. — Phot. comm. par M. J. Drion.

ouvrages les plus importantes qu'il laisse sont une *Eve* (1859), un *Virgile* (1861), le marbre élégant de M^{me} Mars; l'*Industrie*, à l'une des façades du Louvre, et, à la façade de l'Opéra, la *Musique* et le *Drame*. Au Salon de 1903, encore, il exposait une figure d'éphèbe. L'*Adolescence*, qui eut un grand succès.

LA BANDE D'ABBEVILLE

Depuis le 8 mars, les débats d'un procès sensationnel se déroulent devant la cour d'assises de la Somme, procès important par la qualité des accusés et le nombre des crimes qui leur sont reprochés.

De 1900 à 1903, dans toutes les grandes villes de France — châteaux, villas, églises — des cambriolages audacieux furent commis, dont on ne pouvait surprendre les auteurs. Le 22 avril, à la suite d'un vol qualifié à Abbeville, de l'assassinat d'un agent et d'une tentative de meurtre sur un brigadier de police, le chef d'une association de malfaiteurs et ses deux lieutenants tombaient entre les mains de la police. C'était la découverte de la bande qui ne comprenait pas moins d'une quarantaine d'affiliés. Vingt-neuf purent être connus; vingt-trois sont sur les bancs de la cour d'assises, les autres ayant pris la fuite.

La bande possédait des outils de cambriolage d'une perfection inconnue jusqu'à ce jour. Telle trousse qui figure parmi les pièces à conviction, dont chaque instrument s'emboîte dans une unique poignée, fut estimée 10.000 francs; un levier est d'une force de 2.500 kilos.

Parmi les hauts faits de la bande il faut signaler le vol, à la cathédrale de Tours, de tapisseries du dix-septième siècle d'une valeur de 200.000 francs. Chez un bijoutier, rue Quincampoix, à Paris, après avoir perforé un plafond, trois accusés s'introduisirent en plein jour, un dimanche, et emportèrent pour 130.000 francs de bijoux et de valeurs.

Jacob, le chef de l'association, n'a pas avoué, à l'instruction, moins de 150 cambriolages, plusieurs incendies volontaires. A dix-huit ans, il était condamné pour fabrication d'explosifs; à vingt ans, s'étant fait passer pour un commissaire de police, il opérait une prétendue perquisition, à Toulon, chez un commissionnaire au mont-de-piété et se faisait remettre par lui de nombreux bijoux et titres. Il a à peine vingt-quatre ans.

Son attitude, à l'audience est extraordinaire. Il raille, il bafoue ses victimes, dont la richesse, dit-il, est une insulte permanente à la misère. Le président ne peut le retenir. Il part à tout moment en récriminations contre la société, se répand en bavardages de club révolutionnaire proclamant qu'il avait le droit d'exercer les « reprises » qu'on lui reproche comme vols. C'est un type peu banal, malfaissant, dangereux mais curieux. Il ironise, plaisante, parfois pas

sottement, cynique, jamais à court de réparties et toujours parfaitement indifférent, semble-t-il, aux conséquences de ses actes, quelles qu'elles soient; enfin un bandit de la nouvelle école, par certains côtés intéressant à étudier.

Ferrand, qui n'est pas plus âgé que Jacob, a reconnu, au cours des différentes audiences, être l'auteur d'une soixantaine de cambriolages.

Bour, qui a tué, près d'Abbeville, un agent; Pelissard, Serré, Vaillant, ont une attitude cynique. Tous les accusés étaient, du reste, solidement armés, et ils n'ont dû de s'échapper souvent qu'en faisant feu sur ceux qui, les ayant surpris, les poursuivaient.



Jacob, chef de la bande.



Felix Bour.



Serré.



Vaillant.



Ferrand.



Pelissard.

QUELQUES PHYSIONOMIES DE LA BANDE DE CAMBRIOLEURS D'ABBEVILLE

ELEONORA DUSE

Aux environs de 1877, toute jeune, presque une enfant, cette obscure comédienne qui avait joué sans gloire depuis longtemps déjà, cette comparse inconnue d'une troupe ambulante, descendante d'une longue lignée d'artistes, se révéla brusquement au public napolitain comme une fleur qui s'ouvre un matin de soleil.

L'émotion qu'on ressentit de cette révélation fut profonde; elle se renouvela dans toutes les villes d'Italie où elle joua par la suite et son nom, franchissant les Alpes, s'imposa au monde. L'Europe la connut à son tour: Berlin, Vienne, Munich, Bucarest, Saint-Petersbourg, l'entendirent et ce fut un triomphe; Londres l'admira: Paris, en 1897, lui fit un accueil qu'elle n'a point oublié et l'Amérique la reçut comme « l'impératrice du théâtre ».

Paris la revoit de nouveau, dans un milieu qu'elle a volontairement et délibérément choisi, dans ce théâtre de l'Œuvre où l'activité de M. Lugné-Poe et celle de ses collaborateurs ne s'arrêtent jamais dans leur marche en avant pour la conquête de l'art. Car la Duse fait de l'art encore plus que du théâtre.

« Je joue, a écrit un jour Eleonora Duse, parce que je ne peux pas faire autre chose. » Entendons, par là, parce qu'elle n'a que ce moyen d'art à sa disposition. Si le destin l'avait voulu, elle eût pu être tout aussi bien un grand poète, un grand peintre ou un grand sculpteur.

« Le bonheur, ce serait de fermer sa porte et, seule, dans une petite chambre, avec une table devant soi, de créer de la vie dans l'isolement de la vie. » La puissance créatrice qui est en elle l'a amenée à sculpter des âmes, à les modeler par le jeu et l'action. Elle vit un drame: elle ne le joue pas au sens que nous donnons d'ordinaire à ce mot. Elle ne le vit pas au moment où, pour le public, s'opère la transsubstantiation: elle l'a vécu depuis longtemps et c'est une partie de sa propre existence, de ses souffrances, de ses douleurs, de ses joies, de ses rêves qu'elle nous livre et dont elle continue de jouir ou de souffrir, le rideau baissé.

Aussi a-t-elle horreur du cabotinage, de cette fugitive instantanéité d'impression de quoi est fait l'art de l'acteur qui lance, à mi-voix, un brocard à son camarade au moment le plus pathétique ou le plus douloureux de l'action.

« Pour sauver le théâtre, a-t-elle dit encore, il faut qu'il soit détruit. Les acteurs et les actrices doivent tous mourir de la peste. Ils empoisonnent l'air et rendent l'art impossible. Ce n'est pas le drame qu'ils jouent, mais des pièces pour le théâtre... Le théâtre meurt des stalles, des loges, des robes du soir et des gens qui viennent pour digérer leur diner. »

D'habitude, sa vie est faite de retraite et de mystère. Eleonora Duse se refuse à la publicité, se dérobe aux questions, aux curiosités. « Qu'importe, répondit-elle un jour à quelqu'un qui l'interrogeait, que je sois jeune ou vieille, laide ou belle, que l'émotion que je donne à autrui naisse d'une cause ou d'une autre? Contentez vous de ce que vous voyez, sans en vouloir démêler le pourquoi et les origines. » Lorsqu'elle joue, cette retraite devient absolue; elle ne voit personne, ne parle à personne; personne n'est là au moment où elle doit entrer en scène — elle exigea un jour, pour jouer, que le roi de Wurtemberg quittât les coulisses où il était venu la saluer — et lorsque la pièce est finie, c'est encore seule qu'elle passe de la fiction à la réalité.

Cette soif de mystère n'est point un genre, mais un besoin.

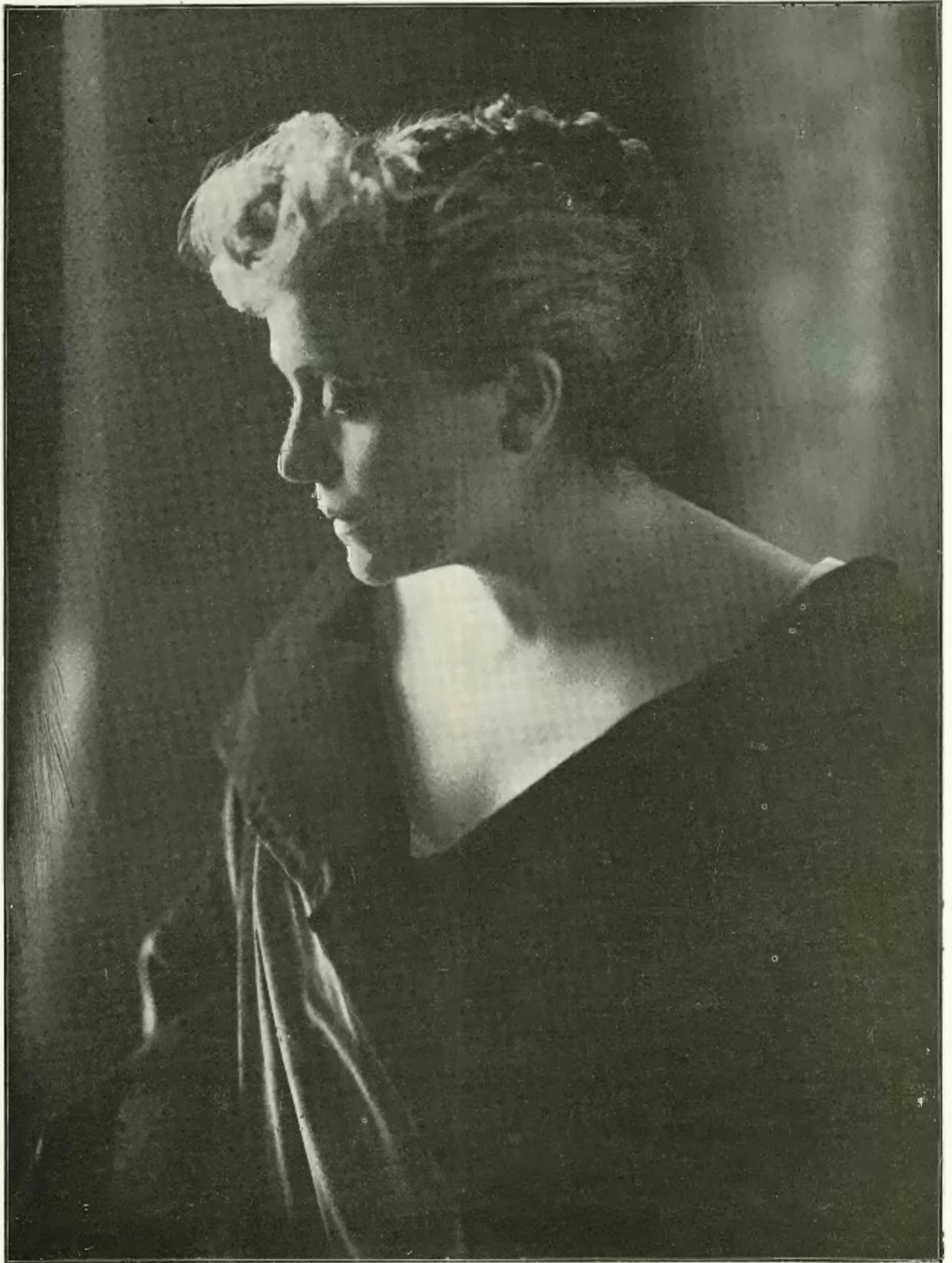
Est-elle belle? La nature lui a-t-elle départi ces dons impériaux qui font courber les têtes et trembler les cœurs? J'ai peur que ceux qui ne la connaîtront que par le portrait — cependant fort beau — qui est publié ici ne taxent d'exagération l'enthousiasme que son nom soulève. Un portrait n'est point quelque chose d'absolu et de définitif; une hirondelle ne fait pas le printemps.

Le grand peintre bavarois Franz Lenbach voulut un jour, à Rome, fixer les traits de l'actrice; il fit trente esquisses qui tapissèrent les murs de l'atelier et qui lui donnèrent une note vraie de tous les moments de sa physionomie; il eut trente impressions, mais il n'eut pas le portrait de la Duse.

Rarement, en effet, il y eut, comme chez elle, une parcelle union entre l'âme et le corps, entre la puissance de sentir et la puissance de rendre la sensation. Sous le coup des passions évoquées, devinées ou ressenties jadis, ce visage si lin, que n'altère jamais aucun maquillage, pâlit, rougit, se crispe ou s'épanouit; cette figure subtile, qui s'appuie sur un menton plein de volonté, s'éclaire d'une lumière

intérieure ou se voile des ombres de la mélancolie ou de la douleur; ces lèvres au dessin ferme tour à tour blémissent et frémissent; ces yeux, d'un brun si lumineux, rient de tout leur éclat ou versent de vraies larmes; ces mains, ces belles mains à qui d'Annunzio dédia *la Gioconda*, sculpturalement et humainement pures de forme, s'animent et, jouant avec des roses — c'est là une de ses trouvailles — complètent cette harmonieuse volonté de tout le corps à traduire l'idée.

Quant à sa voix, qui n'est ni forte, ni grêle, jamais aucune autre n'a su gémir et râler comme elle.



Le dernier portrait d'Eleonora Duse.

Cliché Sciutto, Gènes

Lorsque Sarah Bernhardt la vit à Londres, dans cette *Dame aux Camélias* où elle triompha, elle aussi, au moment de l'évanouissement de Marguerite Gautier, au premier acte, elle s'écria: « Ah! mon Dieu! elle est malade!... on ne va pas continuer et moi qui joue demain, je ne pourrai pas revenir la voir!... Je n'ai pas de chance. »

Je ne sais pas de plus complet éloge de la sincérité du jeu de la Duse.

Elle a beaucoup souffert, elle a beaucoup vécu, les passions l'ont torturée et ce sont « des lambeaux de son âme » qui s'arrachent à chaque interprétation nouvelle.

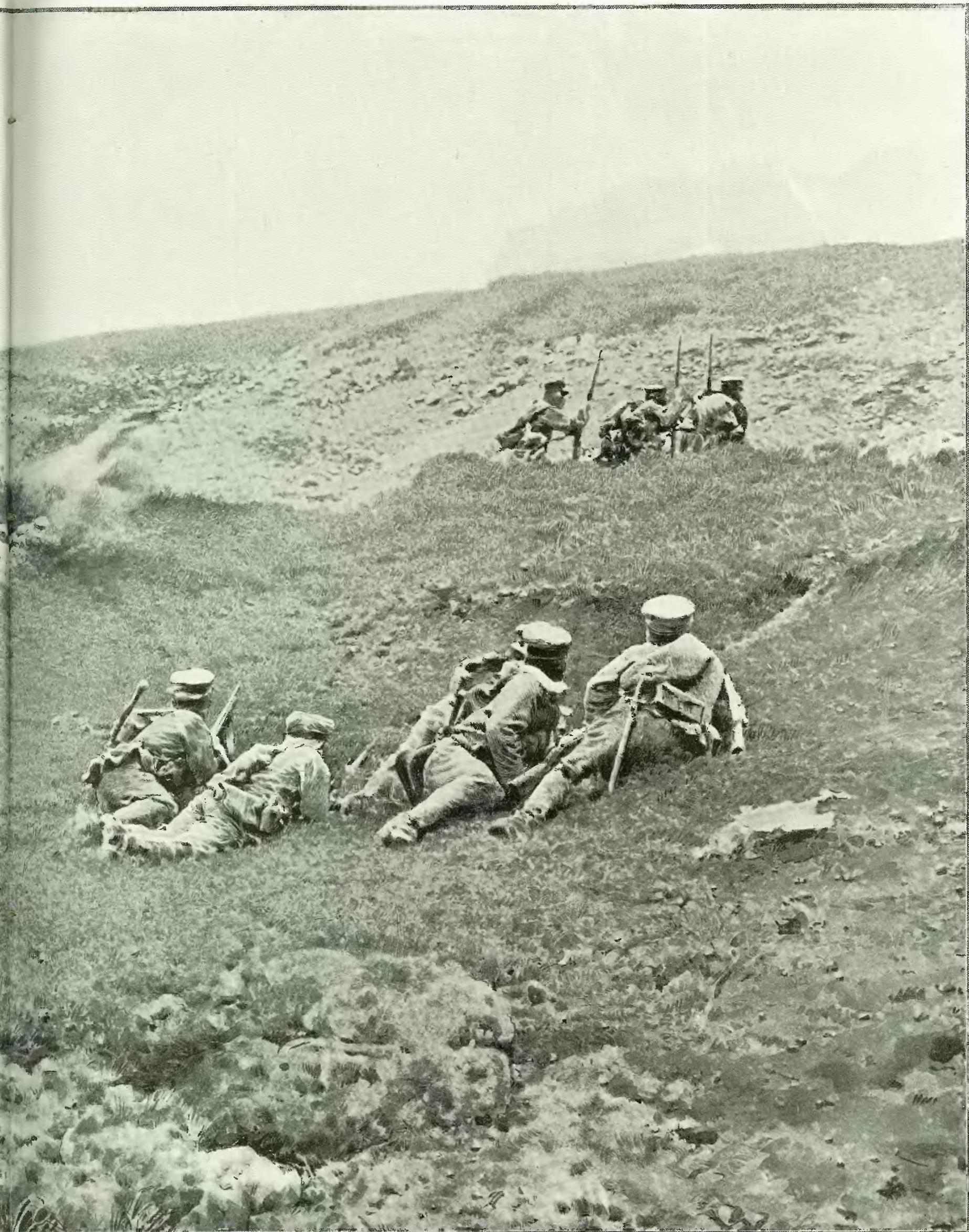
Il y a trois ans, elle alla voir, à Nice, Mme Laure de Maupassant. La mère éternellement en deuil, en quittant la grande actrice, lui dit: « Vous avez le génie et la renommée, que puis-je souhaiter pour vous? — Le repos », lui répondit la Duse.

Ce repos, la flamme d'art qu'elle porte en elle ne lui permettra jamais d'en jouir. Moderne Danaïde, elle est condamnée à verser, sans trêve, les trésors de son cœur pour satisfaire à l'insatiable désir des foules d'être émues, et aussi à l'insatiable besoin d'Eleonora Duse de traduire le choc éternel des passions.

MAURICE DUMOULIN.



ATTAQUE D'UNE POSITION RUSSE PAR L'INFANTERIE JAPONAISE (1^{er} BATAILLON)
Photographie prise au combat de Chiouchanpou et communiquée par un officier de l'état-major



ON DU 21^e RÉGIMENT), SELON LA TACTIQUE DU « MOUVEMENT ABRITÉ »

or japonais à M. Réginald Kann, correspondant de guerre, qui a assisté à cette attaque.

On avait fractionné les lignes en petits groupes de douze à vingt hommes, placés chacun sous le commandement d'un officier ou d'un grade, et l'on avait fixé à chacun de ces groupes le point où il devait parvenir. A midi dix minutes, les fantassins japonais mettent sac à terre et l'attaque commence. Les groupes se jettent en avant sans observer aucun ordre, chaque homme ayant pour unique préoccupation d'arriver le plus vite possible à l'endroit où il pourra s'aplatir. La marche continue ainsi par bonds successifs, avec des arrêts très longs pour reprendre haleine. Les neuf cents mètres à parcourir jusqu'aux défenses accessoires des Russes sont franchis de la sorte sans répondre au feu de l'ennemi ; à la lettre aucun coup de fusil n'a été tiré par les fantassins japonais... Quand ce qui restait du bataillon fut réuni enfin, à cent mètres de la ligne ennemie, on mit baïonnette au canon. Au cri de banzai (hourra) répété par tous les assaillants, la masse entière se rua sur les tranchées russes...

RÉGINALD KANN.



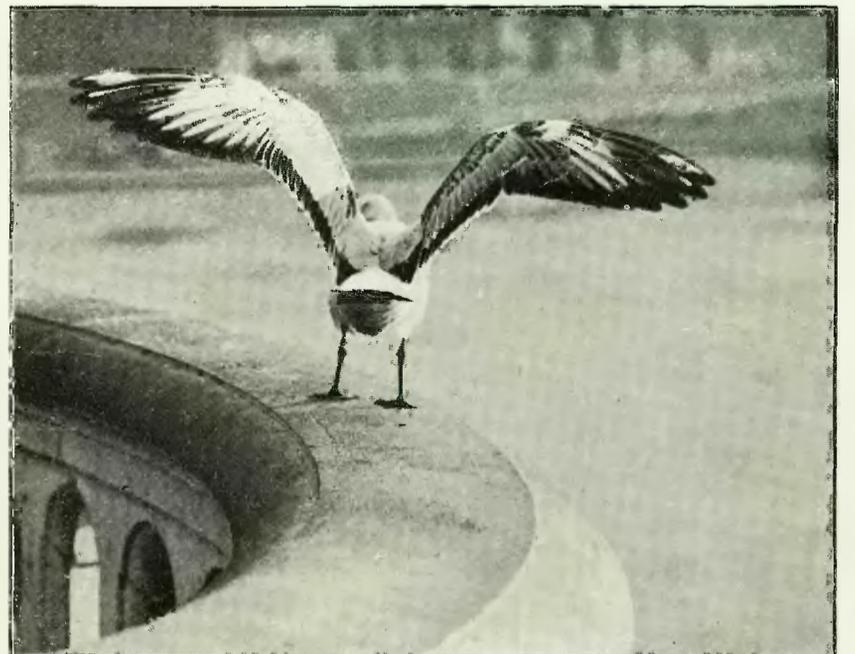
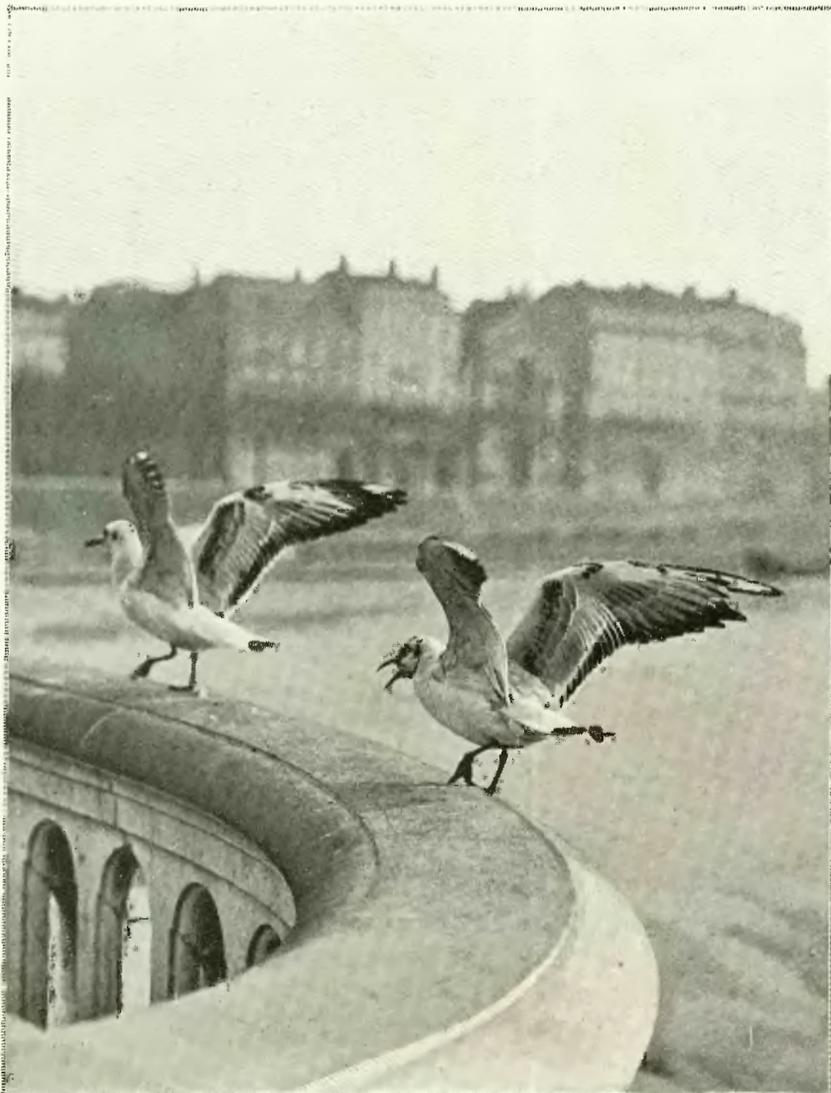
A tire-d'aile.

LES MOUETTES DE LYON

Quel phénomène fait, depuis quatre ans, chaque année en décembre, remonter jusqu'à Lyon les mouettes de la Méditerranée, qu'on n'avait jamais vues autrefois au confluent du Rhône et de la Saône ? En mars, elles quittent par bandes l'hospitalière et populeuse cité et redescendent vers la mer bleue.

Cette année, elles sont venues plus nombreuses encore que d'habitude et les Lyonnais, sans pouvoir s'expliquer les motifs de cette visite hivernale, en bénéficient : comme les pigeons à Venise, les mouettes sont maintenant, à Lyon, une des curiosités de la ville.

Avec leur bec et leurs pieds rouges, leur plumage cendré aux franges noirâtres, elles ont une grâce et une élégance extrêmes. Très familières, elles viennent, sur les ponts et les quais, prendre jusque dans les mains les miettes de pain et de brioche que leur tendent les passants et les curieux, amusés par leurs coups d'ailes capricieux et charmants.



LES MOUETTES DE LYON. — La promenade sur le parapet. — Photographies Bruchon.